

PETITE BIBLIO  
**PAYOT**  
ESSAIS

**SUSAN BRISON**  
**ET NOS CŒURS,**  
**MALGRÉ TOUT, SURVIVENT**  
**SE RECONSTRUIRE APRÈS UN VIOL**





**« Peut-être que le but de la guérison est, simplement, de continuer. Mais continuer quoi ? »**

Un matin de juillet 1990, sur un chemin de campagne près de Grenoble, une jeune philosophe américaine, Susan Brison, est violée et laissée pour morte. Comment revivre après « ça » ? Comment faire avec son corps, avec le système médical, avec la justice (son agresseur sera finalement condamné), mais aussi avec sa propre identité saccagée ?

Son récit, Susan Brison mettra dix ans pour l'écrire, et les mots ne sortiront que lorsque son agresseur sera lui-même sorti de prison. Comme tant d'autres témoignages, le sien ne laissera pas indifférent. Il vaut pour cette expérience partagée, mais aussi pour sa critique du silence assourdissant de la majorité des philosophes sur la question des violences sexuelles alors qu'ils auraient dû être les premiers à offrir les moyens de la consolation - et pour sa description intérieure d'un processus crucial : la reconstruction de soi.



Susan Brison

**Et nos cœurs, malgré tout,  
survivent**

**Se reconstruire après un viol**

*Traduit de l'anglais (États-Unis)  
par Soumaya Mestiri*

PETITE BIBLIO  
**PAYOT**

Retrouvez l'ensemble des parutions  
des Éditions Payot & Rivages sur  
payot-rivages.fr

Cet ouvrage porte le numéro 1251 dans la collection  
« Petite Bibliothèque Payot »

*Note de l'éditeur.* La première traduction en français de ce livre a paru en 2003, aux Éditions Jacqueline Chambon, sous le titre *Après le viol*. La présente édition en reprend le texte, augmenté d'une préface inédite de l'autrice.

TITRE ORIGINAL :

*Aftermath : Violence and the Remaking of a Self*  
(Princeton University Press)

Conception graphique de la couverture : Sara Deux  
Illustration : © Kari Modén

© Susan Brison, 2023  
© Éditions Payot & Rivages, Paris, 2024

ISBN : 978-2-228-93538-8

*Pour Gabriel, qui est arrivé,  
et Tom, qui est resté*



## PRÉFACE

(2022)

J'ai écrit ce livre sur une période de dix ans, après avoir survécu à un viol qui a failli m'être fatal, ainsi qu'à une tentative de meurtre en France le 4 juillet 1990. J'étais contrainte de l'écrire, à la fois en tant que survivante ayant désespérément besoin d'imaginer comment continuer à vivre dans un monde terrifiant et imprévisible qui n'avait plus de sens, et en tant que philosophe qui trouvait que sa formation universitaire ne lui était guère utile dans cette entreprise. Vingt ans après sa publication originale, je suis à la fois heureuse et découragée de voir qu'il est toujours d'actualité. Je suis heureuse que des philosophes, ainsi que des universitaires appartenant à d'autres spécialités, continuent d'en faire usage dans leur recherche et leur enseignement, et que des survivants à d'autres types de violence lui trouvent un intérêt dans la gestion des effets post-traumatiques. Je suis découragée, même si je ne suis pas surprise, qu'il continue d'y avoir un besoin pour ce livre.

J'assume toujours la plupart des choses que j'ai écrites : le récit de ce que j'ai vécu comme source de savoir et la défense de la narration à la première personne en philosophie ; ma discussion de l'autonomie

relationnelle et de l'identité narrative du moi ; le récit du traumatisme et son importance pour comprendre la précarité de toute vie ; la vision selon laquelle toute violence n'est ni naturelle ni inévitable mais politique ; et la conviction que guérir de la violence sexuelle est possible mais que cela exige quelque chose de plus que du cran, de la résilience ou n'importe quelle autre caractéristique individuelle.

Ce livre mêle un récit personnel, celui de la guérison de la violence sexuelle, à des investigations philosophiques concernant le traumatisme et la nature du moi. Mais ma première motivation pour l'écrire a été politique. Je voulais convaincre les personnes qui percevaient la violence sexuelle masculine à l'égard des femmes comme une affaire privée, personnelle, ou comme un acte rare et aléatoire perpétré exclusivement par des monstres, de la considérer comme un phénomène de groupe spécifique qui dépend de rôles genrés socialement construits. Je voulais montrer que, alors même que la violence fondée sur le genre est à ce point courante qu'elle semble naturelle et inévitable, nous pouvons et devons faire tout ce que nous sommes en mesure de faire pour l'éliminer.

Le 6 décembre 1989, sept mois avant mon agression, en quittant sous la neige la bibliothèque de Princeton après mon séminaire, j'ai croisé des personnes, bougies à la main. Quelques heures auparavant, un homme armé d'un fusil était entré dans une salle de cours à l'École polytechnique de Montréal, avait séparé étudiants et étudiantes, et ordonné aux premiers de quitter les lieux. Avant d'ouvrir le feu, il avait hurlé : « Vous n'êtes qu'une bande de féministes et je déteste les féministes ! » Puis il avait ouvert le feu, tirant à trente reprises sur ces étudiantes, tuant quatorze d'entre elles et blessant quatorze autres, avant de se suicider en laissant une bafouille antiféministe de trois pages

contenant une liste de dix-neuf autres Québécoises qu'il projetait d'éliminer. À cette époque, beaucoup de journalistes et de politiciens, des hommes pour la plupart, considéraient cette fusillade comme totalement aléatoire et l'assassin comme un monstre inhumain, alors même qu'un certain nombre de femmes y voyaient un acte misogyne, plus radical mais néanmoins en lien avec les exemples quotidiens de harcèlement et d'agression sexuels qui nous sont à tous par trop familiers.

Nous sommes à présent plus nombreux à comprendre ce dont il s'agissait. Chaque année, à l'occasion de l'anniversaire du massacre de Montréal, les hommages se multiplient à travers le Canada en souvenir des quatorze femmes assassinées. Lors de la dernière commémoration, le Premier ministre Justin Trudeau a condamné les meurtres, ajoutant : « Lorsque nous nous souvenons des victimes de cet acte odieux et lâche, nous nous rappelons aussi que pour les innombrables femmes, filles et personnes diversement genrées au Canada et dans le monde, la violence est une réalité quotidienne. »

Néanmoins les fusillades (et les massacres commis par d'autres moyens), perpétrées presque toutes par des hommes blancs, ont continué d'occuper l'espace et leur fréquence s'est accélérée. Cependant, il est rare que l'on parle à leur propos de violence genrée et racialisée, même lorsque les meurtriers manifestent à l'évidence leurs motivations idéologiques, qu'elles soient misogynes, suprémacistes blanches, homophobes ou anti-immigration. Nous avons encore tendance à les considérer comme des actes isolés, commis par des individus mentalement dérangés, plutôt que comme des exemples d'un phénomène plus large fondé sur la race et le genre, et en rapport avec les normes de la masculinité blanche dominante dans notre société.

Il y a plusieurs années, un philosophe que je venais juste de rencontrer m'a dit qu'il programmait régulièrement ce livre dans son cours, consacré au crime et à la sanction pénale, pour que les étudiant-es aient accès au point de vue de la victime d'un crime violent lorsqu'il s'agissait d'étudier les effets de celui-ci sur la personne. Il m'expliquait que, même si certain-es étudiant-es pensaient que je me faisais l'avocate de notre système de justice pénale, il soupçonnait que je ne l'étais pas. Je lui ai répondu qu'il avait raison, que j'y étais opposée et que je ne pensais pas que le droit pénal était un moyen efficace d'appréhender la violence fondée sur le genre.

J'ai écrit le premier chapitre de ce livre il y a trente ans, alors que j'étais dans l'attente du procès de mon agresseur qui devait se tenir deux ans et demi après mon agression. Bien que j'aie insisté sur la détresse des victimes et que j'aie parlé sans réserve de mon rôle dans la mise en accusation de mon agresseur, convaincu de viol et de tentative de meurtre, je n'ai pas envisagé que les droits de la victime puissent être opposés à ceux de l'accusé. Je n'ai jamais ressenti le besoin de me venger. Je n'ai même pas ressenti de colère contre mon agresseur. Simplement, je ne voulais pas que d'autres vivent ce que j'avais vécu. J'étais persuadée que mon agresseur avait attaqué des femmes par le passé et qu'il récidiverait. J'avoue ne pas avoir pensé à ce qu'il pourrait faire à d'autres hommes en prison. Je pensais juste à ce qu'il aurait pu faire à une autre femme qui marcherait sans méfiance dans la rue.

Je ne pense pas malgré tout que le droit pénal soit la meilleure façon d'appréhender la violence sexuelle. Le problème est structurel et idéologique – et non un de ceux que notre système policier et pénal peut résoudre. Je suis une féministe anticarcérale et antiraciste, et je souhaite être une activiste antiviol sans perpétuer et

renforcer ce que Mariame Kaba appelle à juste titre un « système d'injustice pénale ».

La race n'est pas centrale dans mon livre. Ce n'était pas un facteur de mon agression. Mon agresseur et moi-même sommes blancs, et l'agression ainsi que le procès qui a suivi ont eu lieu en France. Je pense néanmoins maintenant que les problèmes les plus importants et les plus urgents que je dois explorer lorsque j'écris et que je parle du viol concernent notre histoire suprémaciste blanche au long cours, la violence rampante et largement négligée contre les femmes et les filles noires et indigènes, ainsi que le complexe irrémédiablement raciste de l'industrie carcérale aux États-Unis. Le viol des femmes noires par les Blancs propriétaires d'esclaves, comme moyen de produire de la force de travail dans les plantations, constituait un élément indéniable, bien qu'encore largement non reconnu, de la fondation de notre nation. Et le lynchage des hommes noirs, faussement accusés de violer des femmes blanches, a continué longtemps après l'abolition de l'esclavage.

Depuis plusieurs années, j'ai, dans mon enseignement, mes prises de parole et ce que j'ai pu organiser, centré et amplifié les voix des femmes noires qui travaillaient sur la violence sexuelle racialisée. J'étais plus concentrée sur la lecture et l'écoute que sur l'écriture et la publication. Dans le même temps, j'avais l'obligation – en tant qu'Américaine blanche et activiste antiviol – de dénoncer et de travailler à démanteler un système de maintien de l'ordre public qui avait commencé, au moins dans le sud des États-Unis, avec les patrouilles anti-esclaves, et qui continue à emprisonner et à tuer les Noirs de manière totalement démesurée. Il me reste encore beaucoup de travail.

Tant que le problème de la violence genrée perdurera à ce rythme, je continuerai à témoigner. J'espère

que le récit de ce qui m'est arrivé a permis à d'autres survivant-es de raconter plus facilement leur propre histoire. Pour autant, mon agression ne me définit pas. Elle n'a pas fait de moi une victime, elle n'a pas détruit ma vie. Bien entendu, ma renaissance a été plus longue et douloureuse que ce que j'avais imaginé. Malgré tout, lorsque je me souviens aujourd'hui de la femme qui animait mon groupe de soutien aux survivantes de viol et que je l'entends nous dire « vous ne serez plus jamais les mêmes. Mais vous pouvez être meilleures », je ne peux qu'acquiescer de tout mon cœur. Je suis pleine de gratitude envers la nouvelle vie que j'ai été contrainte de construire : une vie que je ressens moins comme la conséquence d'un événement désastreux que comme la nouvelle herbe qui pousse après une ou plusieurs tontes – le sens premier du mot « renaissance ».

*Princeton, New Jersey,  
mai 2022*

*Af-ter-math*<sup>1</sup> : 1. Suites ou conséquences d'un événement, notamment de nature désastreuse ou malheureuse [...] 2. Nouvelle pousse d'herbe consécutive à une ou plusieurs moissons<sup>2</sup>.

---

1. Stuart Berg Flexner et Lenore Crary Hawk (dir.), *The Random House Dictionary of the English Language*, 2<sup>e</sup> éd., New York, Random House, 1987, p. 36.

2. « Aftermath » est le titre de l'édition originale, *Aftermath : Violence and the Remaking of a Self* (2002), Princeton, Princeton University Press, 2023 (N.d.É.).



## AVANT-PROPOS

Il y a dix ans, quelques mois après avoir survécu à une agression sexuelle et échappé à une tentative de meurtre dans le sud de la France, je me suis assise devant mon ordinateur pour écrire sur le sujet pour la première fois. Tout ce que j'ai pu en tirer était une liste de paradoxes. Les choses avaient cessé de faire sens. Je pensais qu'il était tout à fait possible que mon cerveau ait été abîmé à la suite des blessures à la tête que j'avais subies. Ou peut-être que demeurait la lucidité exacerbée que j'avais éprouvée pendant l'agression, me donnant une image du monde claire, bien que profondément déconcertante. Je me suis tournée vers la philosophie pour chercher sens et consolation, mais je n'ai pu trouver ni l'un, ni l'autre. Ma capacité de raisonner s'était-elle effondrée ? Ou bien était-ce là l'effondrement de la raison ? Je ne pouvais pas expliquer ce qui m'était arrivé. J'avais été attaquée sans raison. Je m'étais aventurée hors de la communauté humaine et j'avais débarqué au-delà de l'univers moral, au-delà du royaume des événements prévisibles et des actions intelligibles, et je ne savais pas comment en revenir.

En tant que philosophe, j'avais l'habitude de prendre une chose apparemment évidente et familière – la nature du temps, par exemple, ou la relation entre les mots et les choses – et d'en faire quelque chose de tout

à fait curieux et étrange. Mais maintenant que j'étais confrontée à l'absolument étrange et paradoxal, la philosophie ne m'était d'aucune utilité pour que je puisse me sentir chez moi au sein du monde.

Après avoir été secourue et emmenée à l'hôpital de Grenoble, on m'a dit à plusieurs reprises à quel point j'avais « de la chance » d'être en vie, et l'espace d'un court instant, je l'ai cru moi-même. À l'époque, je ne savais pas encore à quel point le traumatisme ne hante pas seulement la conscience et l'inconscient, mais demeure également dans le corps, dans chacun des sens, prêt à resurgir à chaque fois que quelque chose ressuscite l'événement traumatisant. Je ne savais pas que le pire – l'inimaginable et douloureuse séquelle de la violence – était encore à venir.

Après l'agression, l'un des aspects les plus difficiles de ma guérison a été l'apparente incapacité des autres à se souvenir de ce qui s'était passé, incapacité qu'accompagnait leur habitude à m'exhorter, moi aussi, à oublier. Bien que j'aie été surprise au début par cette réponse, après avoir découvert combien elle était caractéristique, je suis devenue plus consciente des pressions psychologiques intenses qui nous rendent à tous plus difficile la tâche d'avoir un sentiment d'empathie avec les victimes de traumatisme. Le manque répandu d'empathie avec les victimes de traumatisme, renforcé par la répression culturelle des souvenirs de violence et de victimisation (par exemple, aux États-Unis au sujet de l'esclavage, en Allemagne, en Pologne et ailleurs au sujet de l'Holocauste), ne résulte pas seulement de l'ignorance ou de l'indifférence, mais aussi d'une peur active de s'identifier avec ceux dont le terrifiant destin nous force à reconnaître que nous n'avons pas le contrôle du nôtre.

Et pourtant, celui qui survit à un traumatisme doit trouver une écoute empathique pour pouvoir continuer.

Assembler un moi brisé requiert un processus de souvenir et de travail dans lequel le discours et l'affect convergent dans un récit du traumatisme. Dans ce livre, j'explore l'aspect performatif du discours dans les témoignages du traumatisme : comment dire quelque chose à propos du souvenir influe sur ce souvenir. L'acte communicatif consistant à témoigner d'événements traumatiques ne transforme pas seulement des souvenirs traumatiques en récits narratifs qui peuvent être alors intégrés au sentiment du moi et à la vision du monde du survivant, mais le réintègre également à l'intérieur d'une communauté, rétablissant les liens de confiance et de foi en les autres.

Le défi consistant à trouver un langage fidèle pour décrire l'expérience traumatique est, toutefois, un défi angoissant. Comment dire l'indicible sans essayer de le rendre intelligible et formulable ? Les paradoxes du souvenir traumatique peuvent sembler défier l'analyse. Nos concepts ordinaires de temps et d'identité cessent de s'appliquer, comme dans la phrase de Charlotte Delbo : « Je suis morte à Auschwitz, mais personne ne le sait<sup>1</sup>. » Après mon agression, des mois durant, je devais me retenir pour ne pas dire (ce qui semblait juste à l'époque) : « J'ai été assassinée en France l'été dernier. » Dans ce livre, j'essaie d'expliquer ces observations sibyllines, et, ce faisant, je développe et défends une vision du moi comme fondamentalement relationnel – capable d'être défait par la violence, mais aussi capable d'être re façonné par sa relation avec les autres.

Depuis que j'ai compris qu'écrire sur le traumatisme défie non seulement les visions reconnues du langage et de la logique, mais aussi les affirmations courantes concernant la méthodologie savante

---

1. Charlotte Delbo, *Auschwitz et après*, vol. III, *Mesure de nos jours*, Paris, Éditions de Minuit, 1971, p. 66.

pertinente, j'ai utilisé un éventail de ce que je considère comme des méthodologies complémentaires : mon propre processus de « travail », à travers l'analyse culturelle, la critique féministe, la théorisation philosophique du moi, et un examen des études cliniques et neurologiques du traumatisme. Le résultat est un compte rendu de ma réflexion sur le traumatisme et la guérison durant les dix dernières années. La chronologie de cette période est cependant rompue dans le récit que j'en fais. Le temps est peut-être linéaire (qui sait ?) mais les séquelles ne le sont pas. Il y a eu plusieurs périodes de progrès et de déclin, de victoires et reculs, à la fois importantes et secondaires. J'ai changé durant cette période, ainsi que mes opinions, mais plutôt que de réviser mes premiers écrits à la lumière de ma compréhension plus récente, j'ai essayé de transmettre la progression de mes idées. Comme l'écrit Ursula Le Guin : « Il ne semble ni juste ni sage de réviser un ancien texte sévèrement, comme si on essayait de l'effacer, de cacher la preuve qui veut que l'on doive aller là-bas pour être ici. Il est davantage dans la manière féministe de conserver ses changements d'avis et ses processus de changement comme des indices<sup>1</sup>. »

À un récit à la première personne de la reconstruction d'un moi déchiré par un traumatisme vient se mêler un examen philosophique de la violence et de ses séquelles. Le chapitre 1, compte rendu des conséquences philosophiques soulevées par mon agression et ses séquelles immédiates, a été écrit durant les deux années qui ont suivi mon agression. C'est un examen de la manière dont le traumatisme brise nos certitudes les plus fondamentales sur le monde, parmi lesquelles

---

1. Ursula K. Le Guin, *Dancing at the Edge of the World : Thoughts on Words, Women, Places*, New York, Grove, 1989, p. 7.

les croyances concernant notre capacité à contrôler ce qui nous arrive. Ce chapitre serait différent à beaucoup d'égards si j'avais à l'écrire maintenant – moins de colère, moins d'urgence, et quelque part plus de détachement. Mais je l'ai laissé dans sa mouture originale (hormis pour quelques modifications de style mineures) pour transmettre mon point de vue peu après l'événement. Le chapitre 2 est un développement et une défense de la méthodologie utilisée tout au long du livre. J'y plaide pour la nécessité des récits à la première personne pour faciliter notre compréhension du traumatisme et de la victimisation. Dans les chapitres 3 et 4, je discute la fonction thérapeutique des récits traumatiques, et dans le chapitre 5, j'examine leur rôle dans la construction et le changement des tropes culturels et des normes politiques. Dans le chapitre 6, j'explore les tensions entre les diverses fonctions de la narration, en particulier la tension entre vivre pour dire et dire pour vivre, c'est-à-dire entre avoir (et garder) l'histoire juste à des fins de témoignage et être capable de la réécrire de manière à ce qu'elle permette à la survivante de poursuivre son existence.

Mon agresseur a été appréhendé, convaincu de viol et de tentative de meurtre, et condamné à dix ans de prison. Sa peine est aujourd'hui finie. Il est tentant de penser, dans la mesure où je me suis libérée en mettant ce livre au monde, que la mienne l'est également, bien que je sache que ce jour reviendra, qu'il y aura beaucoup d'occasions de dire et redire l'histoire. Mais à cet instant précis, alors que je regarde au-dehors le champ fraîchement fauché derrière notre maison dans le Vermont, tout ce que j'observe et entends est une vie nouvelle – herbe qui pousse, lupins, pins, lucioles, grillons, grenouilles, petites choses qui chantent. Et je suis entourée par la chaleur et la douceur des amis, de

22 / *Et nos cœurs, malgré tout, survivent*

la famille et de la musique. On peut appeler ce genre de choses des « raisons de vivre », mais la raison a peu de choses à voir avec cela. Ce sont les incarnations de nos souhaits et de nos passions, les espoirs et les désirs qui nous entraînent dans le futur.

*Thetford, Vermont, Jour de l'Indépendance,  
juillet 2000*

## Survivre à la violence sexuelle

Le 4 juillet 1990, à 10 h 30 du matin, je sortis me promener le long d'une paisible route de campagne dans un village près de Grenoble. C'était un jour magnifique, et je n'enviais pas Tom, mon mari, qui avait dû rester à l'intérieur pour travailler sur un manuscrit avec un collègue français. Je me suis mise en route en fredonnant, m'arrêtant pour caresser une chèvre et cueillir quelques fraises sauvages le long du chemin. Environ une heure et demie plus tard, je gisais face contre terre dans le lit d'un ruisseau boueux, au creux d'un sombre ravin, et je me battais pour rester en vie. J'avais été empoignée par derrière, poussée dans les buissons, battue et attaquée sexuellement. Me sentant complètement impuissante et totalement à la merci de mon agresseur, je lui ai parlé, lui donnant du « monsieur ». J'ai essayé d'en appeler à son humanité, et voyant mon échec, je me suis adressée à son intérêt. Il m'a traitée de putain et m'a enjoint de me taire.

Bien que j'aie dit que je ferais tout ce qu'il voudrait, lorsque l'agression sexuelle a commencé, j'ai résisté instinctivement, ce qui a rendu mon agresseur tellement furieux qu'il m'a étranglée jusqu'à ce que je perde conscience. Quand je me suis réveillée,

j'étais en train d'être tirée par les pieds en direction du ravin. Souvent, alors que je rêvais, j'avais pensé être éveillée, mais là, j'étais éveillée et j'étais convaincue que je faisais un cauchemar. Et ce n'était pas un rêve. Après m'avoir ordonné d'une voix brutale, semblable à une voix d'agent de la Gestapo, de me mettre à quatre pattes, mon agresseur m'a étranglée à nouveau. Je souhaiterais pouvoir transmettre l'horreur de perdre conscience pendant que mes instincts animaux luttent désespérément contre les effets de la strangulation. Cette fois, j'étais sûre d'être en train de mourir. Je repris conscience cependant, juste l'instant de le voir me viser avec une pierre. Il me l'a lancée au front, m'assommant avec. Il m'a laissée pour morte, peut-être après une autre tentative de strangulation.

Après le départ de mon agresseur, je suis parvenue à remonter le ravin et ai été secourue par un paysan qui a appelé la police, un médecin et une ambulance. J'ai été conduite aux urgences à l'hôpital de Grenoble où j'ai subi des tests neurologiques, des radiographies, des tests sanguins et un examen gynécologique. Les indices constitués par des feuilles et des brindilles ont été prélevés sur mes cheveux, mes ongles ont été raclés, des échantillons ont été prélevés dans ma bouche. J'avais de multiples blessures à la tête, mes yeux étaient enflés à tel point que je ne pouvais plus les ouvrir et j'avais la trachée fracturée, ce qui rendait la respiration difficile. Je n'avais la permission ni de boire ni de manger quoi que ce soit pendant les trente premières heures, bien que Tom, qui a toujours été à mes côtés, ait eu le droit d'humecter mes lèvres ensanglantées avec une serviette humide. Le lendemain, j'ai été transférée des urgences à ma propre chambre. Mais je ne pouvais être laissée seule, même pour quelques minutes. J'étais terrifiée que mon agresseur ne me trouve et finisse le travail. Plus tard, lorsque quelqu'un a apporté le journal local